LE BON PÈRE:

DISCOURS prononcé dans la Section des Tuileries, le décadi 20 Frimaire, à la Fête de la Raison & de la Vérité.

PAR LE C.en DULAURENT.

LE BON PÈRE.

Un père avoit trois enfans, deux garçons & une fille.

Pauline étoit dans cet âge heureux où le besoin de sentir se joint au désir de connoître, & où l'innocence & la modestie ajoutent un nouveau lustre aux grâces de la beauté.

Des deux garçons, l'un avoit quinze ans, & il étoit du nombre de ces enfans qui, élèves de la patrie, doivent un jour en être les soutiens & la gloire.

L'autre avoit atteint cet âge désigné par la loi pour ouvrir la carrière de l'honneur & marcher le premier contre l'ennemi : il n'attendoit même que l'ordre pour partir.

Cet ordre est donné : plein de cette ardeur & de cette noble impatience qu'inspire le sentiment de l'honneur & de la liberté, il vole au-devant de son père pour lui faire ses adieux.

— Je les reçois, ô mon fils, lui dit ce bon père : viens dans mes bras, n'oublie jamais le sang qui coule dans tes veines; ne reviens pas, ou reviens avec la victoire; meurs en homme libre, plutôt que de vivre esclave : point de traité avec la tyrannie. Si tu triomphes, les récompenses nationales t'attendent; si tu péris, tu auras des vengeurs.

O mon père, je craignois de t'affliger, mais ta

fermeté me raſſure, elle excite la mienne : oui, je ſerai digne de toi, digne de la cauſe que je vais défendre ; je ne te demande qu'une faveur, ſonge quelquefois à ton fils ; pour moi, je ſerai doublement courageux en penſant à ma patrie & à mon père.

A ces mots, il l'embraſſe ; il embraſſe pareillement ſes frère & ſœur, & plus prompt que l'éclair, pour ne point éveiller leur ſenſibilité, il ſe dérobe à leur vue.

Les dernières paroles, les derniers regards du fils avoient porté dans l'ame de ſon père une vive émotion ; il combattoit pour ne point pleurer, il craignoit de faire apercevoir ſes larmes à ſes enfans.

Ah ! père tendre & chéri, laiſſe couler tes pleurs, ce ne ſont point ceux de la foibleſſe ; tu ne fais pas un outrage à la patrie, tu payes un tribut à la nature ; tu ne ſerois point père, ſi tu n'euſſes point donné une larme à ton fils.

La nature avoit joui de ſes droits, la raiſon vient reprendre ſon empire.

Les deux enfans étoient déjà remontés vers le lieu deſtiné à leurs occupations ordinaires : à cet âge on oublie aiſément les plaiſirs & les peines, & l'on n'accélère ſouvent le travail, que pour arriver plus tôt au moment du jeu.

Le père, durant cet intervalle, s'étoit livré aux détails intérieurs de ſa maiſon ; il avoit calculé les dépenſes de la veille ; il diſpoſoit celles

du jour, & avec une Bonne reſpectable, dépoſitaire ſage & fidèle des ſoins de ſon ménage, il en préparoit le bonheur & les jouiſſances.

Les enfans avoient rempli leur tâche, & l'heure les avoit avertis d'en venir rendre compte à leur père.

Ils arrivent avec confiance; le père les reçoit avec bonté.

Eh! bien, mon fils, ſais-tu les ſix articles de la Déclaration des droits de l'homme & du citoyen, que je t'ai donnés à apprendre!

Oui, mon père, & je vais te les dire.

En effet, il les avoit appris avec ſoin, & il les récita avec intelligence.

Et toi, Pauline, as-tu fini les deux chemiſes que tu devois envoyer à ton frère!

Oui, papa; j'ai même fait plus: tu ſais que mon frère eſt bon ami, il ne manquera point d'en avoir un à l'armée; eh bien, j'ai fait deux chemiſes pour mon frère, j'en ai fait deux pour ſon camarade.

Le père, à ce récit, ne peut contenir ſa joie. Venez, mes chers enfans, embraſſez-moi, vous me rendez bien content; je veux vous payer de retour, & vous procurer aujourd'hui des plaiſirs que vous n'oublierez jamais; vous êtes prêts & moi auſſi, nous allons ſortir enſemble: partons.

Le premier endroit où il les conduit, eſt ce ſéjour que les beaux-arts ont choiſi pour leur ſanctuaire.

Sous les voûtes majeſtueuſes de cette vaſte enceinte, le goût a réuni les plus belles conceptions du génie, & la peinture y étale toutes ſes merveilles.

Les deux enfans ne ſavoient ſur quel tableau fixer leurs regards: l'étonnement de la joie étoit peint ſur leur viſage; mais, curieux comme tous les enfans, ils ne tardèrent pas à rompre le ſilence.

Papa, dis-nous donc quel eſt cet homme vêtu d'un uniforme de garde national & qui a les mains levées au ciel?

Mes enfans, c'eſt un homme libre, c'eſt Beaurepaire: il commandoit une place forte; l'ennemi l'attaque, des lâches propoſent de la rendre; il prend le ciel à témoin de leur infamie, il n'y veut point ſurvivre; il ſe tue.

Et cet homme, papa, qui eſt étendu ſur ſon lit? Son ſang paroît couler encore.

C'eſt le premier martyr de la liberté: il eſt mort pour avoir fait ſon devoir: dans le temple des grands hommes la patrie reconnoiſſante lui a décerné une place, il en a une dans le cœur de tous les bons Français.

Ici vous voyez le compagnon de ſes travaux & de ſa gloire, celui qui ſur un billot & du creux de ſon ſouterrain, a écrit tant de vérités utiles, & qui ne fut vraiment connu qu'à ſa mort. Regardez-le bien, c'eſt l'ami du peuple; n'ambitionnez jamais d'autre titre.

Mon papa, ſi la peinture nous perpétue ainſi le ſouvenir & l'image des hommes que nous devons toujours aimer, il faut donc bien aimer les beaux-arts.

Oui, mes enfans, il faut chérir, il faut cultiver les arts ; ils ſont l'agrément de la ſociété, ils répandent des fleurs ſur la vie, adouciſſent les mœurs & ſoulagent les chagrins. Le commerce leur doit ſon activité ; l'induſtrie, ſes merveilles ; l'ouvrier, ſon exiſtence. Par eux un état eſt un vaſte atelier où tous les hommes rempliſſent utilement leur tâche. Tous les arts doivent être également honorés ; ils ſont tous honorables ; il n'y a de mépriſable ſur la terre que l'homme qui ne fait rien, ou qui ne veut rien apprendre.

Cet entretien les avoit conduits à la bibliothèque nationale. Le voyage n'avoit pas été long ; quand on eſt content, le plaiſir fait la moitié de la route.

Le voilà donc, mes enfans, ce vaſte dépôt des ſciences ! le voilà ce monument digne de la vénération des ſiècles & de l'envie de toutes les nations ! Voyez ces recueils immenſes : poëſie, littérature, mathématiques, hiſtoire, vous avez ſous les yeux la famille entière du génie.

Voici ce grand homme qui dans ſon Héloïſe a peint ſi tendrement les charmes de l'amour & les repentirs de la foibleſſe ; qui dans ſon Contrat ſocial a poſé les fondemens de l'égalité ; qui dans ſon Émile a rendu les mères à leurs enfans, les

enfans à la nature ; qui, ami de la vertu, a vécu ſimple comme elle, & dont les dépouilles, recueillies par l'amitié, vont devenir une propriété nationale.

Vous voyez les ouvrages de ce poëte illuſtre, du chantre de Zaïre, qui pendant ſoixante ans n'a ceſſé d'éclairer les hommes, & qui a peint ſi fortement les forfaits du trône, les crimes du ſacerdoce & les horreurs du fanatiſme.

En proférant ces mots, il prenoit quelqnes volumes, & en récitoit des paſſages.

Ces vers, diſoit-il, ne ſemblent-ils pas faits pour notre révolution !

Les mortels ſont égaux, ce n'eſt point la naiſſance,
C'eſt la ſeule vertu qui fait leur différence.

Et ceux-ci :

Les prêtres ne ſont pas ce qu'un vain peuple penſe,
Notre crédulité fait toute leur ſcience.

Enfin ces vers ne ſont-ils pas du génie qui anime la France entière !

Obéiſſez au peuple, écoutez ſes décrets :
Il fut des citoyens avant qu'il fût des maîtres,
Nous rentrons dans les droits qu'ont perdus nos ancêtres ;
Ce peuple fut long-temps par les rois abuſé,
Il s'eſt laſſé du ſceptre, & le ſceptre eſt briſé.

Voilà, voilà, mes enfans, les grands hommes qui nous ont préparé le chemin où nous marchons aujourd'hui ; ils ont ſoulevé un coin du voile ; nous l'avons déchiré tout entier : c'eſt le flambeau de leur génie qui nous éclaire ; & placés

dans la route des fiècles, ils font comme ces phares lumineux qui indiquent au voyageur la route qui doit le conduire au port.

Voilà comme ce bon père excitoit dans l'ame de fes enfans l'amour des vertus & des fciences, cette émulation, ce goût pour les lettres & pour tout ce qui peut ennoblir à nos yeux notre exiftence & agrandir le domaine de la penfée.

Mais après avoir parlé à leur efprit, il voulut parler à leurs cœurs, & il les conduifit dans un de ces greniers obfcurs, oubliés pour ainfi dire de la nature entière, & qui ne font vifités que par l'homme bienfaifant & fenfible.

Là, fur un grabat fouffroit un infortuné vieillard; des haillons couvroient la nudité de fon corps; une bûche étoit l'oreiller fur lequel repofoit fa tête; trois jours s'étoient écoulés, & il n'avoit pris encore aucune nourriture. Sa femme éplorée cherchoit par des foins & des vœux ftériles, à ranimer les reftes d'une vie languiffante : une troupe de petits enfans jouoit autour de leur mère; ils ignoroient, hélas! fes chagrins & fes peines.

Vous avez vu quelquefois dans l'hiver ces jours où les noirs frimas obfcurciffent la terre, & où la nature attriftée femble fe couvrir de deuil; fi un rayon du foleil vient à paroître, tout revit, tout fe ranime, tout reprend une nouvelle exiftence.

Tel eft l'effet que produit l'afpect de la bien-

faiſance dans l'aſile de l'indigence & du malheur.

Le bon père s'étoit approché du vieillard, & ne put réſiſter à ce ſpectacle.

Un homme, mon égal, mon frère, réduit dans cet état déplorable ! non, je ne le ſouffrirai pas. Celui qui a, ne doit-il pas donner à celui qui n'a rien ? Tiens, brave femme, va chercher de quoi fournir aux premiers beſoins de ton mari; tes enfans peuvent avoir faim, ne les oublie pas: ils ſont malheureux, je les adopte; je les ferai travailler, j'en ferai des hommes & des citoyens. Je ne te les enleverai point pour cela, car tu es mère, & je ſens à mon cœur que tu dois les aimer; mais je ferai pour eux un ſecond père, & nous combattrons pour eux de ſoins & de tendreſſe.

A ces mots, il ſe retire: il voit les yeux de ſon fils & de Pauline mouillés de larmes. Votre ſenſibilité, mes enfans, me touche & me pénètre: vous avez vu ce que c'eſt que le malheur; n'oubliez jamais ce que vous lui devez; n'oubliez jamais que les malheureux ſont vos amis & vos frères: ſecourez-les, mais ſoyez délicats dans vos bienfaits; ne faites point rougir l'indigent à qui vous rendez ſervice; ne faites point couler les larmes ſur le pain que vous lui donnez; & oubliez le bien que vous avez fait, pour ne ſonger qu'au bien que vous pouvez faire.

En s'entretenant ainſi, ils étoient arrivés à leur maiſon; un repas ſimple & frugal les y attendoit;

ils ſe mettent à table. On ſait que quand on a donné à un malheureux la moitié de ſon pain, on en a plus d'appétit pour manger l'autre.

Le repas ne dura point long-temps, car le père avoit eu ſoin de prévenir ſes enfans, qu'ayant bien commencé la journée, il falloit la bien finir, & qu'il les conduiroit à un joli ſpectacle.

Pauline, ſur ce mot, obſerva qu'elle avoit lu quelque part que les ſpectacles étoient dangereux.

Mes enfans, leur répondit-il, déſabuſez-vous, & diſtinguez bien.

Les ſpectacles ſeroient dangereux pour les mœurs, ils ralentiroient la force & l'action du gouvernement, ſi l'on ne repréſentoit ſur la ſcène que des pièces qui puſſent effaroucher la décence, ou ne rappeler aux hommes que leur antique eſclavage.

Mais que l'on y peigne des traits de patriotiſme, des actions généreuſes, des exploits magnanimes; que Brutus, au milieu du Sénat Romain, repouſſe avec mépris l'ambaſſadeur des rois & ſes offres perfides; que les Horaces oublient tout ce que la nature & l'amour peuvent inſpirer de plus doux, pour ne voir que les dangers de leur patrie & voler à ſa défenſe; que dans des cadres moins grands & plus ſimples on célèbre les douceurs de l'union villageoiſe; que l'on décerne le prix de la beauté, à la ſageſſe qu'accompagnent les talens & les grâces de l'eſprit;

que chaque jour de la décade offre une vertu à louer, un bon exemple à ſuivre : les ſpectacles auront alors atteint leur véritable but; ils concourront à l'éducation nationale, ils feront l'école des mœurs, & l'eſprit public ſera bientôt formé.

Vous rappelez-vous, mes enfans, le Siége de Lille, où je vous ai conduits dernièrement ! N'avez-vous pas été frappés à la vue de ces remparts, fiers de leur gloire antique, & à qui la France libre & reconnoiſſante a décerné le nom d'invincibles ? Ne ſembliez-vous pas être préſens à l'action ? Ces foudres qui vomiſſoient la mort, ces bombes qui éclatoient ſous vos yeux, ces maiſons embrâſées, cette foule de citoyens empreſſés à donner des ſecours ; quel tableau pour votre imagination ! quels ſentimens de crainte & d'eſpérance venoient preſſer tour-à-tour & agiter votre ame ! Combien vous avez applaudi au triomphe de ces guerriers ! combien vous avez été attendris au ſouvenir des héros qui dans cette place ſont morts pour la liberté ! & quels vœux n'avez-vous point formés pour ceux que le ſort a réſervés pour la défendre !

Vous ſouvenez-vous, mes enfans, de ce ſpectacle où, réunis autour de la ſtatue de la Liberté, tous les arts ſe diſputent la gloire d'orner ſon triomphe & de lui préſenter la plus belle offrande ! Quels furent vos transports, lorſque des guerriers proſternés aux pieds de cette divinité qu'ils

invoquent dans un chant paisible & religieux, se relèvent tout d'un coup pleins d'une ardeur sublime, font briller leurs armes, les agitent, & appellent à grands cris les combats & la victoire!

Vous n'oublierez sûrement jamais la prison de l'infortuné Calas, & les larmes dont vous avez arrosé ses chaînes; vous n'oublierez point les sages conseils de ce vertueux prélat qui ne prêtoit son ministère qu'à soulager les malheureux & à essuyer leurs larmes. Fénélon sera toujours présent à vos cœurs, & vous vous rappellerez avec émotion les consolations qu'il est venu apporter à une mère malheureuse, dans le cachot obscur où depuis quinze ans elle avoit appris à pleurer.

Il me semble, mes enfans, vous voir frémir d'horreur à l'aspect de ce prélat sanguinaire, & de cette femme ambitieuse qui ne s'étoit emparée du pouvoir d'un monarque imbécille, que pour commander en son nom des forfaits & des meurtres. Mais combien vous avez été consolés par les maximes de ce respectable ministre, du sage l'Hôpital, qui, ennemi de l'erreur & du fanatisme, ne voyoit que ses semblables dans les partisans d'un autre culte, & ne vouloit qu'épargner le sang des hommes! Vos oreilles ne sont-elles point frappées encore du son lugubre de cette cloche qui donna le signal du plus grand des crimes, & sonna l'heure dernière de l'infortuné Coligny, de ce guerrier plus grand que son

ſiècle, & à la gloire duquel il n'a manqué que de vivre dans le nôtre !

Tout ce que vous avez vu, mes enfans, & dont le ſouvenir paroît vous flatter encore, répond aſſez aux déclamations que vous avez entendues quelquefois contre les ſpectacles : je ferai le premier à vous éloigner de ceux où je croirois voir quelque danger pour vos mœurs & votre innocence.

Mais tout ce qui peut vous amuſer & vous inſtruire, je me ferai un plaiſir de vous le procurer, & c'eſt dans cette vue que je vais vous montrer aujourd'hui une jolie petite pièce, intitulée : *Au Retour.* Il eſt temps de partir, le temps preſſe, & vous déſirez ſans doute avoir une place commode.

Cette pièce avoit en effet attiré beaucoup de monde au théâtre du Vaudeville ; on y donnoit auſſi ce jour-là, l'*Heureuſe Décade.*

L'on connoît les tableaux charmans répandus dans cette dernière pièce ; tout y porte dans l'ame des impreſſions douces & tendres ; la Liberté ſemble s'y jouer au milieu des roſes. Ce n'eſt plus cette divinité armée du glaive & de la foudre ; aimable & embellie par les grâces qui forment ſon cortége, elle vient goûter au ſein d'une famille honnête, la joie & la ſatisfaction qu'elle procure elle-même.

Les deux enfans n'avoient laiſſé échapper aucun de ces traits qui, puiſés dans la nature,

n'ont beſoin d'aucune étude pour être ſentis, ni d'aucune réflexion pour plaire. Le fils, dans ce jeune & brave ſoldat, croit reconnoître ſon frère, & applaudiſſoit plus vivement encore à ſa victoire.

Pauline auroit voulu tour-à-tour être cette bonne Babet qui a paſſé toute la nuit dans la ſalle des travaux publics, ou cette tendre Juſtine qui, pour ſoulager les bleſſures d'un ſoldat mourant, détache d'une main pieuſement imprudente, le voile de la pudeur & de l'innocence.

La pièce du *Retour* fut pour eux un nouvel objet d'attention & de plaiſir ; mais leur joie fut extrême en voyant ce bon curé qui, au mariage de Mathurin, danſa la ronde qu'il avoit danſée à ſes propres noces, & faiſoit chorus avec ſa femme.

Ce tableau avoit frappé particulièrement Pauline ; & le ſoir, à table avec ſon père, elle ne manqua point de demander ſi les curés ſe marioient.

— Eh ! pourquoi pas, mes enfans ? ils ont ſi long-temps marié les autres ; c'eſt leur tour aujourd'hui : la raiſon les a rendus à la nature ; & comme ils jouiſſent des droits de citoyen, ils ſont jaloux d'en remplir tous les devoirs.

L'heure du repos étoit arrivée, le ſilence régnoit par-tout, & avertit qu'il étoit temps de ſe livrer au ſommeil.

Les enfans, avant de ſe coucher, adreſſent

185

une hymne à la Liberté, & embraſſent leur père; le père embraſſe ſes enfans, & ne les quitte que lorſqu'il ne peut plus en être aperçu.

Il ſe retire lui-même, il ſe couche; ſes yeux ſe ſont bientôt fermés à la lumière, il dort.

O nuit, couvre de ton voile ſilencieux le lit de cet homme de bien, & fais-lui goûter les douceurs du repos qu'il ſait pocurer aux autres! Songes malfaiſans, ne tourmentez que le mauvais citoyen, l'ennemi du bien public, les ames dénaturées & perfides. Songes aimables & ſéduiſans, environnez ce bon père, préſentez-lui les plus douces images; préſentez-lui les careſſes de ſes enfans, l'eſtime de ſes concitoyens, le bonheur de la patrie, & la joie de tous les malheureux dont il a eſſuyé les larmes; préſentez-lui, pendant ſon ſommeil, tout le bien qu'il a fait, & qu'il retrouve à ſon réveil l'eſpérance & le courage de mieux faire encore.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE NATIONALE EXÉCUTIVE DU LOUVRE.

An II.e de la République.